

PUR SANG

DU MÊME AUTEUR

*Grossir le ciel*, La Manufacture de livres, 2014  
*Plateau*, La Manufacture de livres, 2016  
*Glaise*, La Manufacture de livres, 2017  
*Né d'aucune femme*, La Manufacture de livres, 2019  
*Buveurs de vent*, Albin Michel, 2020  
*Fenêtre sur terre*, Phébus, 2021  
*L'Homme peuplé*, Albin Michel, 2022

[www.editionsphébus.fr](http://www.editionsphébus.fr)

© Phébus/Libella, Paris, 2023

ISBN: 978-2-7529-1259-6

FRANCK BOUYSSÉ

# PUR SANG

ROMAN

LA MARCHE DU RÊVEUR

PHÉBUS



## AVANT-PROPOS

Il est parfois bon, salutaire même, de se retourner afin de rebrousser chemin, non pour se rassurer en reconnaissant un territoire déjà traversé, mais pour se pencher sur ses propres traces.

Me pencher sur mon parcours d'écrivain.

Après m'être nourri de toutes sortes de livres sans projet préétabli, j'ai longtemps fait des gammes, écrit *à la manière de*, expérimenté le fond plutôt que la forme. Puis à un moment une image a surgi, provoquant une grande émotion qui a fait tinter en moi une note singulière, la première qui semblait m'appartenir, la note originelle. Cette note m'était soufflée par un vagabond, guitariste génial, pitoyable figure d'un Ulysse cherchant, grâce à la musique et à l'alcool, à faire apparaître une île ensorcelée, à atteindre une autre dimension où l'attendrait la femme aimée, à retrouver l'harmonie des planètes dans son ciel intérieur.

Tous les textes qui suivront découlent d'une corde

frottée par un vagabond anonyme – l’Homme –, dont le ruissellement sonore fit aussi naître *Pur sang* ; la légende d’Eden Creek, celle de La Croix du Loup, toutes deux composées par le martèlement des sabots et le regard d’un loup. Après des années de sommeil et plusieurs versions déjà écrites, Elias s’est de nouveau réveillé. Il me fallait alors raconter son histoire, toute son histoire, cette fois, sans plus rien omettre.

Si je décline mes obsessions, mes révoltes intimes, il n’en est pas moins vrai que rien n’est possible sans personnage pour les véhiculer, les incarner. Ce personnage catalyseur, ni héros ni antihéros, apparaît d’abord nu et revêt son histoire au fil du récit. Je le découvre en *l’écrivant*, le couvre d’habits-mots tissés à partir de mes vents intérieurs. Elias, le protagoniste du livre, semble être à sa place au début du récit, dans ce coin reculé du Montana. Il a été élevé par un couple d’Indiens, descendants de la tribu des Nez-Perçés massacrés par les tuniques bleues non loin de la frontière canadienne à la fin du dix-neuvième siècle. Papa et Mama Tulssa veillent sur l’enfant, lui vouant un amour sans faille, après la disparition de ses véritables parents, français. Nul ne peut réduire ses origines au silence, sous peine de s’effondrer. Elias devra partir en quête. Ce sera le début d’une longue errance, ayant pour but d’atteindre la maison mère, là où tout a commencé : La Croix du Loup. Mais voilà que cette maison semble s’éloigner d’Elias au fur et à mesure qu’il s’en rapproche, à l’instar de celle d’Alice au-delà du miroir. Comme si, inconsciemment, il repoussait le

moment d'ouvrir la porte derrière laquelle se trouveraient d'innommables fantômes.

Elias déraciné, à la recherche d'une terre dans laquelle s'ancrer. Ce lieu existe-t-il, ou sera-t-il celui d'un nouveau déracinement? Quelle que soit la réponse, Elias n'aura d'autre choix que de creuser cette terre pour en extraire les ossements de ses ancêtres, les faire parler. De révélation en révélation, celles de Mama Tulssa d'abord, celles de John Gray ensuite, Écossais expatrié, qui deviendra l'ami, Elias apprendra que les plus grandes tragédies font leur nid au creux d'amours absolues et que les lois des hommes sont instruments du malheur. Il est question d'amour dans ce texte, d'amour passé, d'amour présent, d'amour possible. Parce qu'il n'y a pas de sentiment plus pur que celui-là pour conduire à l'errance, l'autre nom du destin.

*Pur sang* est une histoire flottant dans l'univers paisible et insensible aux drames humains, immuable toile de fond sur laquelle ils ne sont rien que des étoiles mourantes, des illusions, des rêves rêvés par un rêveur vagabond.

J'ai désormais suffisamment rebroussé chemin pour comprendre que l'ombre de mes traces est aussi devant moi.



Et la lumière brilla dans les ténèbres et  
À l'encontre du Monde le monde inapaisé  
continua de tourner  
Autour de la Parole silencieuse.

T. S. ELIOT



EDEN CREEK



*Un enfant se mit à pleurer; puis sa voix s'éteignit. Peut-être qu'on l'avait fait taire. On n'entendait plus que le craquement de la neige sous les pas des hommes, des femmes, des enfants et sous les sabots des chevaux, comme le bruit obsédant d'un tissu qu'on déchire; et aussi les bourrasques de vent châtiant la cime des sapins.*

*Ils progressaient en file indienne, lentement, dans le brouillard qui avait permis de protéger leur fuite désespérée, et aucun d'entre eux n'aurait su dire combien ils étaient au moment du départ. Ils avaient suivi le guide désigné, sans se retourner sur ceux qui les avaient couverts en y laissant la vie, frères et sœurs massacrés par les soldats de l'armée des États-Unis d'Amérique; sans plus se retourner sur les dernières sentinelles chargées de relever les corps fatigués, et encore moins sur les cadavres abandonnés dans la poudreuse.*

*Ils marchaient tête baissée pour se protéger de la poussière glaciale, silhouettes informes couvertes de peaux d'animaux en voie d'extinction, supportant trop de poids, semblables à des lépreux harassés fuyant le reste de l'humanité, sans but.*

*Ils n'osaient pas poser de question au guide sur ce périple insensé.*

*Une femme s'agenouilla en queue de convoi. À ce moment précis, elle se souvint avoir entendu un révérend fou proférer le mot de Canaan. C'était en Oregon, il y avait plusieurs mois de cela. À l'époque, elle n'avait pas compris ce qu'il disait, et aujourd'hui ce mot sonnait dans sa tête telle une incantation tribale, Cana-An, Cana-An, Cana-An, sûrement pas l'espoir d'une terre promise lancé en secret, mais une harangue faite à la mort pour lui demander de geler son sang et de laisser les flocons tisser un linceul sur sa frêle dépouille. Deux guerriers approchèrent, la saisirent sous les aisselles et l'accompagnèrent un moment, puis elle poursuivit sa marche. Cana-An, Cana-An...*

*L'enfant pleura de nouveau, à moins que ce ne fût un autre, et il se tut.*

DES LÉGENDES COURAIENT SUR EDEN CREEK. Il se disait que le nom donné à cette région perdue du Montana était l'exact reflet de ce qu'on pouvait y trouver, si tant est qu'un lieu plutôt qu'un autre puisse receler le bonheur ou le malheur, si tant est que des hommes puissent décider d'une telle chose en le baptisant.

L'histoire dépassait la légende. Celle de ces Indiens qui avaient fondé Eden Creek en silence, étouffant leurs cris et leurs chants, muselant les tambours et les cœurs des tambours au creux de cette vallée, avec la peur de revivre les charges de cavaliers en uniforme. Le silence. Le prix pour le paradis. Après avoir payé pour l'enfer.

Tout avait commencé en Oregon. La tribu des Nez-Percés, aussi appelés Rêveurs, vivait alors paisiblement sur les bords de la Wallowa River, suivant le mode de vie de ses ancêtres Nimiipuu, un nom

qui signifiait : *Nous, Le Peuple*. Les Indiens avaient toujours vécu en nomades, cueilleurs, chasseurs, respectant le rythme des saisons et la migration du gibier. Ils n'avaient que faire d'un dieu habitant le ciel, eux qui de toute éternité vénéraient la *Mère Terre*. Ils étaient liés à la nature, au même titre que chacun des éléments qui la composaient. Les pierres aussi possédaient un esprit. Tout être et toute chose étaient ainsi sacralisés, et la mort donnait aux cadavres le pouvoir d'invisibilité, rien de plus.

Au cours du dix-neuvième siècle, Le Peuple observa d'un œil curieux les interminables caravanes qui traversaient son territoire, en route pour l'ouest. Des chariots s'arrêtèrent et des hommes blancs convoitèrent ses terres, une bible à la main, remettant en question la présence des Indiens chez eux. Il y eut d'abord des escarmouches et ce fut l'escalade de la violence. Sous la pression permanente des colons, les commissaires fédéraux négocièrent un traité avec quelques chefs conciliants : les Nez-Percés devaient quitter le plus rapidement possible la fertile vallée de Wallowa pour rejoindre une petite réserve aride située près de Lewiston dans l'Idaho. De jeunes et farouches guerriers entrèrent en rébellion contre cette injustice qui les dépossédait de leur terre et de leur histoire.

Ce fut le meurtre du vieux brave Eagle Robe par un colon nommé Larry Ott qui mit le feu aux poudres. L'Indien avait généreusement autorisé Ott à vivre sur ses terres, lui octroyant une parcelle à cultiver. Il

s'aperçut plus tard que l'homme avait accru sa propriété à son insu et tenta de lui faire entendre raison. Ott tua Eagle Robe sans le moindre état d'âme. Le fils du vieil homme, ainsi que d'autres guerriers, assoiffés de vengeance, se mirent en chasse dans le but d'abattre le meurtrier. Ils ne parvinrent pas à le trouver, mais laissèrent de nombreux cadavres de colons dans le sillage de leur traque, tous réputés pour être des ennemis des Nez-Percés.

Une délégation de chefs se présenta en tenue d'apparat au général manchot Oliver Howard pour faire amende honorable, tenter d'apaiser les tensions. Le soldat expérimenté, que la presse appelait le « général chrétien », détestait les Peaux-Rouges et n'avait aucune envie de perdre une occasion d'en éliminer légalement un maximum. Malgré la protection du drapeau blanc brandi par les Indiens, ils furent reçus à coups de carabine. Il n'était plus possible de revenir en arrière. La mécanique de la violence était enclenchée et les forces en présence bien trop déséquilibrées.

Le respecté Chef Joseph prit la tête des rebelles et invita ceux qui le souhaitaient à se joindre à lui dans sa fuite. On rassembla ce que l'on pouvait transporter et une longue colonne se mit aussitôt en marche vers le nord. Dans les jours qui suivirent, le général Howard lança ses chiens en toute confiance. Le premier régiment de cavalerie partit aux trousses des Nez-Percés, conduit par le capitaine David Perry, vétéran de la guerre de Sécession. Il était secondé par

William Parnell, qui avait survécu à une vingtaine de batailles et à la guerre des Modocs contre l'impitoyable Captain Jack.

La première confrontation eut lieu à White Bird Canyon, dans l'Idaho. Contre toute logique militaire, les Nez-Percés eurent le dessus et tuèrent trente-quatre soldats, sans déplorer la moindre perte. Peu après, l'armée américaine fut de nouveau défaite sur les rives de la Salmon River, et à deux reprises à Camas Prairie. Chef Joseph était fin stratège, mais il savait aussi que son peuple ne connaîtrait plus jamais la paix, à moins de passer la frontière et de rejoindre le camp de Sitting Bull, au Canada. Une longue marche pour la liberté débuta. Les Nez-Percés traversèrent l'Oregon, l'Idaho, le Wyoming et le Montana, sur plus de deux mille sept cents kilomètres, la mort dans leur sillage.

Jour après jour, les Indiens déjouaient les pièges tendus par les soldats. Mais, à Big Hole, dans les Bitterroot Mountains, à l'ouest du Montana, alors que l'aube se levait à peine, leur campement fut attaqué. Les soldats massacrèrent femmes, enfants, vieillards et guerriers, sans distinction. Les survivants s'enfuirent vers le sud, avant de remonter vers le nord, par le parc national de Yellowstone, persuadés que leur ultime espoir était de rejoindre Sitting Bull. Les guerriers Crows, autrefois alliés des Nez-Percés, se rangèrent du côté de l'armée. Ils connaissaient parfaitement le terrain, contrairement aux soldats. Traqués par les renégats, et ralentis par les blessés, les femmes

et les enfants, la chance des Nez-Percés d'échapper à leurs poursuivants s'amenuisait d'heure en heure.

Chef Joseph et les siens furent rattrapés par l'armée du colonel Miles dans les Bears Paw Mountains, à une trentaine de kilomètres du camp de Sitting Bull. Beaucoup étaient déjà morts de faim, de froid, ou d'épuisement quand s'engagea l'ultime combat à armes inégales.

Les guerriers Nez-Percés vendirent chèrement leur peau. Un matin, au milieu des bourrasques de neige, ils entendirent un terrible fracas venu des cimes et crurent que Sitting Bull lançait ses troupes à leur rencontre. Ce n'était qu'un troupeau de bisons au pelage recouvert de neige qui dévalait la montagne, dans une apparition fantomatique. Après six jours de lutte acharnée, les troupes du général Howard rejoignirent celles de Miles pour donner le coup de grâce. Chef Joseph et les siens, épuisés, n'eurent d'autre choix que de capituler.

Ce que ne savaient pas les soldats, c'était qu'au tout premier jour de l'affrontement les guerriers indiens avaient couvert la fuite de deux groupes d'une cinquantaine des leurs, le premier prenant la direction du nord, vers le Canada, et le second celle de l'ouest.

Lorsqu'il rendit les armes, Chef Joseph espérait avoir sauvé quelques-uns des siens. Il n'avait aucune idée de s'il y était parvenu. Il demanda à retourner dans la vallée de Wallowa pour y finir ses jours. Sa requête fut rejetée et il fut envoyé au Kansas, puis dans la réserve de Colville, dans l'État

de Washington. Il mourut en 1904, le cœur brisé. Jamais plus il ne foula la terre de ses ancêtres.

Kapkap Ponmi, la fille de Chef Joseph, faisait partie du groupe qui parvint à rejoindre Sitting Bull. Sa liberté fut de courte durée, car elle fut capturée quelque temps après et conduite dans une réserve, loin de son père.

Après des semaines de marche harassante, la cinquantaine de fugitifs qui avait pris la direction de l'ouest s'arrêta dans une vallée perdue du Montana. Parmi eux se trouvait le jeune fils de Chef Joseph.

Il s'appelait Eden Cloud et la vallée fut baptisée Eden Creek.

DANS LA PÉNOMBRE d'une fin d'après-midi printanière traversée çà et là d'écheveaux de lumière oblique, l'homme tendit lentement le bras vers l'enfant et posa la main sur son épaule. De l'autre main, il releva sa carabine, le canon à hauteur de hanche.

– Bouge pas, fils... Bouge surtout pas, dit l'homme à l'enfant.

Tous deux fixaient le loup immobile qui se tenait face à eux, à moins de quarante pas, entre deux immenses hêtres à l'écorce accordée au pelage gris clair. Campé sur un lit de calthas des marais, le loup semblait posé là, une apparition incarnant une forme magnifiée de la nature. Vivant reposant sur le vivant.

L'homme était grand et massif, dans la force de l'âge, et de longs cheveux noirs et lisses lui tombaient à mi-dos. La peau cuivrée de son visage abritait deux sombres petits yeux en amande, et ils ne cillaient même pas en regardant l'animal. L'enfant avait une dizaine d'années, son teint était plus clair et ses yeux et ses

cheveux aussi, qu'il portait longs. C'était la première fois qu'Elias se trouvait face à un loup. Papa Tulssa lui avait raconté des histoires, mais être confronté à un tel animal dans toute sa farouche splendeur, c'était autre chose qu'un mot dans une phrase.

– Il a plus peur que toi, mais il le montre pas... ajouta Papa Tulssa sans quitter le loup des yeux.

Comment un gamin habitué à vivre depuis toujours dans ces montagnes Rocheuses aurait-il pu croire une chose pareille, même avec le canon d'une arme pointée en direction de la bête, même avec un doigt posé sur le pontet, prêt à glisser sur la détente en cas d'ultime nécessité ?

On racontait pourtant que les Indiens et les loups appartenaient à une noble lignée ancestrale et que leurs esprits se rejoignaient dans un coin du ciel. Que leur entente silencieuse ne souffrait aucune frontière et que passer d'une vie à une autre ne changeait rien à cela. Papa Tulssa avait confiance en son instinct, mais l'enfant était sous sa protection. Il ne prendrait pas le moindre risque.

Le loup avait évité chaque obstacle, ventre à terre, le corps griffé de fils d'or au passage des trouées du feuillage, le museau planté dans la chair de l'espace, et l'espace replié sur le temps, comme un cyclone naturalisé. Un mélange de particules tendant vers l'unité magistrale du monde.

Elias était fasciné, il n'avait plus peur. Le loup secoua la tête pour leur faire comprendre que l'endroit où se trouvaient Papa Tulssa et Elias était son

territoire, mais qu'il ne leur en voulait pas d'être là, tant qu'ils ne s'attardaient pas. Puis les deux prunelles se fixèrent de nouveau sur les humains, semblables à des morceaux de verre pilé enfoncés dans la neige.

Celui qui n'a jamais croisé le regard d'un loup ne peut comprendre à quelle expérience on se soumet, cette certitude de répondre à une invitation, d'obéir à un ordre – rester bien sagement à distance –, avec la sensation que ce n'est pas lui qui se trouve au bout du fusil, que l'arme n'existe même pas ; que c'est lui qui décide de tout, et que l'opacité de l'espace qu'il vous permet d'occuper est dans vos yeux à vous, que cet espace est précisément le lieu du rendez-vous. Admettre que l'un comme l'autre ne possède rien, mais détient un simple laissez-passer temporaire.

La rencontre parut durer des heures à l'enfant, en réalité deux ou trois minutes. Puis le loup fit demi-tour, telle une branche rencontrant un courant contraire sur une rivière, et il se mit à trotter, zig-zaguant entre les touffes de callunes et d'ajoncs et les troncs d'arbres. C'était beau de le voir se fondre dans la forêt, d'en être.

Lorsque le loup eut disparu, Papa Tulssa releva la carabine et appuya la platine contre une épaule. Sa main sur l'enfant n'avait pas bougé.

– Tu crois qu'il aurait pu nous attaquer ? demanda Elias.

– Pourquoi il aurait fait une chose pareille ?

– T’avais pas l’air si sûr de toi, tout à l’heure.  
– T’aurais pas été avec moi, jamais j’aurais pointé l’arme sur lui.

Elias sourit sans regarder Papa Tulssa.

– Si tu le dis...

– Crois-moi, on vit ensemble depuis toujours. On se connaît bien.

– On ?

– Les Indiens et les loups, je veux dire. Quelque chose qu’on a en commun, dans le sang, et qui vaut depuis la nuit des temps.

Elias réfléchit un instant, avant de parler.

– Tu penses qu’un loup est capable de faire la différence entre un Indien et un pas Indien ?

– J’en suis certain.

Le gamin réfléchit de nouveau, puis il dit :

– Les Indiens seraient plus proches des animaux, d’après toi.

– En tout cas, nous, on fait tout pour garder un lien que d’autres ont brisé depuis longtemps.

– D’autres, tu veux dire les Blancs ?

– C’est pas aussi simple, y en a des bons.

– Et des Indiens mauvais aussi ?

– Aussi, mais ils sont moins nombreux.

– Ça tient à quoi, alors ?

Papa Tulssa cogna le poing sur sa poitrine.

– Au cœur.

– Y a une bonne couleur pour le cœur ?

– Un jour, je t’expliquerai encore deux ou trois choses à connaître pour bien grandir. Il faut rentrer

maintenant, Mama Tulssa va s'inquiéter si on est pas de retour avant la nuit.

– Pourquoi tu veux pas me répondre tout de suite ?

– Chaque chose en son temps, tu es encore un peu jeune pour entendre l'explication que je pourrais te donner.

– C'est ce que disent les grandes personnes quand elles ont pas de réponse, ou quelque chose à cacher.

Papa Tulssa esquissa un sourire, puis il dit :

– Allez, viens, petit futé, tu m'auras pas à ce jeu-là.

L'homme et l'enfant se mirent en route à travers la forêt, à l'opposé du loup, empruntant une sente étroite bordée de pins à crochets, de fagots de jeunes hêtres et de quelques bouleaux, leurs silhouettes semblables à deux coups de pinceau tracés à la va-vite sur une toile monumentale. Elias se retournait souvent pour voir si le loup les suivait.

– Je crois qu'il est pas loin, qu'il nous observe, je le sens, dit-il.

– Tu le sens.

– Oui, je le sens.

– Alors on est deux.

Le soir tombait désormais sous les frondaisons. On entendait au loin le vent balayer les arbres en lisière, sifflant à la manière d'un serpent colérique incapable de pénétrer la forêt, prisonnier au-dehors. En remarquant l'air soucieux d'Elias, Papa Tulssa s'arrêta, s'accroupit face à l'enfant, déposa la carabine au sol et plaqua les paumes de ses mains sur ses jambes. Le gamin plongea son regard dans celui de l'Indien,

avec toujours la même émotion d'être exactement au centre d'un univers occupé par eux seuls.

– Tu peux marcher tranquille, il t'arrivera jamais rien tant que je serai là pour y veiller. Tu peux me faire confiance.

– Je sais.

– Alors, faut pas avoir peur.

Elias ne dit rien de plus. Il n'avait pas peur, mais ça lui plaisait que Papa Tulssa le pense. L'Indien se redressa et ils reprirent la route. L'enfant jetait parfois un coup d'œil à droite ou à gauche, espérant apercevoir la silhouette gracile, qu'elle s'invite dans son champ de vision, le temps d'un éclair.

QUAND ILS ESTIMÈRENT QU'ELIAS était en âge de comprendre, Papa et Mama Tulssa lui avouèrent qu'ils n'étaient pas ses vrais parents, qu'il se prénomait bien Elias, mais que Tulssa n'était pas son vrai nom.

– Tu t'appelles Greenhill, Elias Greenhill, dit solennellement Papa Tulssa.

Elias demeura impassible. Mama Tulssa avait les larmes aux yeux, inquiète face à l'absence de réaction du garçon, se demandant ce qui pouvait lui passer par la tête en cet instant. Papa Tulssa raconta l'histoire de Charles et d'Estelle Greenhill, leur arrivée à Eden Creek quand Elias avait trois ans. Ils avaient acheté la petite ferme en lisière de forêt. Charles connaissait les chevaux, mais n'entendait pas grand-chose aux tâches agricoles. Il avait alors engagé le couple d'Indiens. À l'époque, Papa Tulssa offrait ses services de journalier à qui voulait bien l'embaucher dans la vallée et l'idée d'avoir un emploi fixe et un

logement fut une bénédiction pour sa compagne et lui. La région n'avait pas de secret pour eux, et les affaires de la terre non plus. L'entente fut immédiate. Les Greenhill se reposaient sur les Tulssa, qui n'épargnaient pas leurs efforts pour mériter la confiance de leurs bienfaiteurs. Ils ne parlaient jamais de leur passé : comment ils étaient parvenus ici avec peu de bagages, mais suffisamment d'argent pour prendre un nouveau départ.

Ce fut un an après qu'eut lieu le drame. Une épidémie sévit dans la région. Un virus mortel d'origine inconnue décima une grande partie de la population de la vallée et emporta les Greenhill. Il était trop tard lorsqu'ils furent transportés à l'hôpital de Lincoln. Les médecins ne purent rien faire pour les sauver, tant le mal était foudroyant. Seuls les Indiens de souche furent épargnés par cette maladie.

Un long silence suivit les révélations.

– C'étaient des gens bien. Ta mère était d'une grande beauté. Ils avaient de belles manières, elle et ton père. Ils s'étaient faits à ce pays rude. On leur a promis de s'occuper de toi comme si t'étais notre propre fils. Juste avant de mourir, ils nous ont donné la responsabilité de la ferme, le temps que tu grandisses et qu'elle te revienne. Ils avaient confiance en nous, dit Papa Tulssa.

Imaginant la douleur sourde ressentie par Elias, Mama Tulssa s'approcha de lui et caressa ses cheveux ainsi qu'elle l'avait toujours fait pour l'apaiser quand il était enfant. Sa main tremblait un peu. Papa Tulssa

se dirigea vers la cheminée et prit une boîte cabossée posée sur le manteau. Il crocheta le couvercle avec ses doigts, et ses ongles crissèrent sur le métal, puis il sortit un papier, le déplia et le tendit au garçon. Mama Tulssa se recula. Il s'agissait de l'acte de propriété de la ferme, au bas duquel les parents d'Elias avaient apposé leurs signatures, devenues presque illisibles. Il le parcourut plusieurs fois et replia le papier. On ne pouvait déchiffrer la moindre émotion sur son visage.

– Ton père est mort le premier et ta mère le lendemain. On a tenu parole et tu es devenu... notre fils, même si on était pas du même sang, dit Mama Tulssa avec une boule dans la gorge qui semblait descendre et remonter à la manière d'une bulle de mercure prise de folie dans un thermomètre.

Elias fixait encore le mausolée de papier froissé abritant les ombres de ses parents, puis il avala de la salive avant de parvenir à prononcer des mots dont il était incapable de mesurer la portée.

– Je suppose qu'il y a pas beaucoup d'enfants sur cette terre qui peuvent se vanter d'avoir deux pères et deux mères.

Et il se tut, serrant l'acte de cession dans ses mains et le regardant avec une insistance qui laissait penser qu'il cherchait à percer un mystère dissimulé au-delà des mots inscrits sous les plis ; un message qui aurait traversé les corps de ses parents pour incarner leur présence sur un simple bout de papier, quelque chose de physique. La magie n'était pas assez puissante, ou

peut-être n'était-ce pas encore le moment de l'invoquer. Il redonna le papier à Papa Tulssa, comme si ce piètre témoignage du passage sur terre de ses parents devait retourner au plus vite dans son tombeau de fer blanc et que ce n'était pas à lui de l'y remettre. Mama Tulssa lui offrit ses bras. Elias se blottit et Papa Tulssa déploya son envergure de colosse, englobant Elias et sa compagne avec ses deux grosses pattes d'ours, de sorte que chacun se sentit alors une part de l'autre : trois arbres enfoncés dans la même terre, trois cimes dirigées vers le même endroit du ciel, et une qui ne demandait qu'à pousser bien droit.

Les jours suivants, Elias posa de nombreuses questions. Il voulait savoir à quoi ressemblaient ses parents, si on lui connaissait de la famille ailleurs. Les Tulssa ne possédaient pas de photo, ils savaient que les Greenhill venaient de loin, peut-être du Wyoming. Rien n'était sûr. Ni Papa ni Mama Tulssa n'étaient du genre à poser des questions indiscrètes. « Le passé des gens leur appartient, et s'ils t'en parlent pas c'est qu'ils ont une bonne raison de pas le faire, c'est à personne de les y forcer... ce qui compte, c'est ce que les gens sont, pas ce qu'ils ont été... d'autres en discuteraient pendant des jours, mais c'est pas notre façon à nous de voir les choses. »

Elias finit par ne plus poser de question. Il abandonna son cœur à l'amour inconditionnel de ses parents adoptifs. Mesurant sa chance de les avoir. Avec toujours ces mots rassurants qui le ramenaient

dans le giron des deux Indiens devenus sa seule famille : « Il t'arrivera jamais rien tant que je serai là. » Papa Tulssa répéta souvent cette phrase, après leur rencontre avec le loup. Plus il vieillissait, plus on décelait une dose d'inquiétude dans sa voix, une hésitation passagère, comme quand on dit une chose à quelqu'un dans l'idée de s'en convaincre avant d'essayer de convaincre l'autre. Quand on n'est pas sûr d'être en mesure de tenir une telle promesse, mais qu'on sait qu'on fera tout pour.

Elias vivait en toute liberté, hormis les journées passées à l'école d'Eden, où il devint un élève brillant et curieux de tout. Lecteur insatiable, il dévorait les livres de la bibliothèque d'Eden, romans et poésie. Il explorait d'autres mondes grâce aux auteurs de toutes origines, se fabriquait ainsi une autre famille, imaginaire celle-là. Elias aimait aussi le travail à la ferme, et les leçons que Papa et Mama Tulssa s'évertuaient à lui apprendre sur les animaux, les plantes et tout ce qu'ils savaient de l'existence, de ses joies, de ses pièges.

Les Tulssa étaient des gens respectés dans la vallée. On connaissait de longue date l'histoire de leurs aïeux Nez-Percés, et d'Eden Cloud. L'arrière-grand-père de Papa Tulssa était le fils de Chef Joseph. Il avait tenu tête aux tuniques bleues lors de la longue marche pour la liberté afin de faire valoir le bon droit de son peuple. Après tout, ce continent tout entier avait appartenu aux Indiens, il n'y avait pas si longtemps, avant que des étrangers se mettent à

confisquer leurs terres et à décimer leurs ressources sans demander la permission, avec une avidité sans bornes, des balles en plomb, de nouvelles maladies et une foi brutale. On n'avait rien oublié de ce temps-là, on faisait en sorte de le transmettre, mais l'histoire s'était chargée de brasser le tout, et si on avait dû remonter le lignage de chacune des familles vivant dans le comté d'Eden, on aurait eu un aperçu du patchwork humain qu'était cette population, faite d'Indiens, de Blancs et de Noirs. Un tissu disparate, mais solide comme du fil de fer. *Métissage* était bien le mot qui convenait, à plus d'un titre.

À PARTIR DE SEIZE ANS, Elias prit l'habitude de s'absenter des journées entières à dos de cheval – un Appaloosa nommé Modoc qu'il avait dressé lui-même – lorsqu'on n'avait pas besoin de lui à la ferme. Il parcourait la forêt en récitant les gammes de la nature, avec le solfège enseigné par Papa et Mama Tulssa enfoncé dans son crâne et de quoi manger et boire dans les fontes de sa selle. Il apprenait la terre et l'air, et un feu brûlait en lui.

La ferme était isolée. Certains jours, Papa Tulssa l'emmenait avec lui à Eden, « chez les hommes », comme il disait, pour y acheter des fournitures et un peu d'épicerie, le strict nécessaire, ils s'auto-suffisaient presque en tout. Le voyage en carriole prenait une heure. Papa Tulssa n'avait jamais voulu conduire le vieux pick-up Dodge des Greenhill. Il l'avait entretenu, en faisant régulièrement tourner le moteur, et tout ce qu'il y avait à faire pour que le camion soit en état de rouler le jour où Elias aurait

l'âge de l'utiliser. Ce moment était venu. Elias avait pris le relais, c'était lui désormais qui démarrait le moteur.

Elias adorait ces voyages en carriole avec Papa Tulssa, ils se retrouvaient entre hommes. Le roulis sur le chemin de halage, avant de rejoindre la route, berçait leurs longues conversations. Il se souvenait d'une en particulier. Il allait avoir dix-huit ans. L'Indien conduisait l'attelage, regardant droit devant, tenant les guides à la manière d'un sourcier, puis il les tira un peu en arrière et les chevaux ralentirent l'allure. Il ne se détourna pas pour parler à Elias. Avec cette habitude de laisser retomber les brides sur le dos des chevaux et de balancer des mots, l'air de rien :

– Un de ces jours, faudra que t'aïlles chez eux.

– Chez qui ?

Papa Tulssa jeta le menton en avant.

– Les hommes, la ville, je veux dire.

– C'est ce qu'on fait, il me semble, et puis je vais à l'école.

– Vraiment y aller et... y rester, tu comprends ?

Elias bascula son visage vers Papa Tulssa, un profond désarroi flottait dans ses yeux.

– Pourquoi je devrais y rester, vous voulez plus de moi ?

– Bien sûr que si, c'est pas le problème... et puis je te rappelle qu'Eden Creek, c'est chez toi, mais quand on sera plus là, et même avant, il faudra bien que tu voies autre chose de la vie. Le monde bouge tellement vite. Tu auras besoin de faire des études.

– Je veux pas faire plus d'études, elle me convient à moi, cette vie, dit sèchement Elias.

– Pour l'instant, mais un jour, elle te suffira plus et ce sera une chose normale.

– Je suis heureux ici. C'est tout ce qui compte.

– J'en doute pas.

– Qu'est-ce qu'un homme peut demander de plus, alors ?

Papa Tulssa retira son chapeau et chassa une nuée de petites mouches noires qui tourbillonnaient autour d'eux, puis il se recoiffa et prit une longue inspiration, avant de répondre à la question.

– C'est peut-être que t'es pas encore tout à fait un homme, fils, pour penser comme tu penses.

– Je te rappelle que je suis presque majeur.

– C'est vrai, ma foi, que tu grandis et que Mama et moi on s'en rend pas forcément compte. Quelque chose t'appellera un jour et t'y pourras rien.

– Tu parles comme quelqu'un qui sait l'avenir.

– Sans doute parce que j'en sais un peu plus que toi.

– Pourquoi vous êtes restés vivre à Eden Creek, Mama et toi ?

– Certainement qu'à un moment donné on s'est trouvé des raisons de pas vouloir plus que ce qu'on avait.

– Et à moi, ça me suffirait pas ?

– C'est pas ici que tu risques de rencontrer une Mama Tulssa... une qui te conviendrait, je veux dire.

– J'en ai rien à faire de ce que tu veux dire, ajouta Elias en balayant d'une main l'air devant lui.

Papa Tulssa prit un temps, s'efforçant de garder son sérieux pour ne pas laisser le sourire qui lui venait redessiner les contours de sa bouche.

– Si t'en as si rien à faire que ça, pourquoi tu as proposé à la fille Hobson de faire un tour de cheval la dernière fois qu'on est allés à l'épicerie ?

Le sourire s'épanouit sur la face cuivrée. Le jeune homme rougit.

– Tu nous as écoutés ?

– Elle est drôlement jolie.

– J'en sais rien...

– Vous l'avez fait, ce tour à cheval ?

– Non.

L'Indien hocha la tête.

– Vous le ferez.

Sur ces mots, Papa Tulssa fit claquer sa langue sur le dessus de son palais, plus pour avoir le dernier mot que pour faire accélérer la paire de chevaux.

QUATRE JOURS APRÈS la conversation qu'Elias avait eue avec Papa Tulssa sur la route d'Eden, il chevauchait avec Elisa Hobson, au milieu des lèches, non loin de l'Eden River. Elle portait un pantalon noir de cavalière, des bottes de cuir souple et une chemise d'homme de couleur blanche qui révélait sa féminité quand elle traversait un contre-jour. Ses longs cheveux étaient attachés avec un ruban de soie pourpre et formaient deux rideaux noirs sur son front. Elias jetait parfois un coup d'œil sur le côté pour accrocher le profil gracieux de la jeune fille à la potence de son désir, se disant que la beauté humaine avait désormais un nom, un prénom – ses yeux étaient capables de l'emprisonner dans un seul regard – et que c'était suffisant à cet instant précis.

Elisa montait une jument noire dont la robe luisait dans les trouées du feuillage. Les chevaux avançaient jambe contre jambe, ils auraient pu se prendre la main s'il n'y avait eu cette gêne délicieuse entre eux,

comme une guimauve dans laquelle personne ne voulait mordre en premier, prolongeant ainsi le plaisir de l'attente. De temps à autre, ils s'émerveillaient devant la fuite d'un cerf, ou toute autre manifestation de la nature. Elisa engagea la conversation la première.

– C'est étrange, nos deux prénoms.

– Qu'est-ce que tu trouves étrange ?

– Elias, c'est Elisa dans le désordre, c'est peut-être un signe...

– Un signe de quoi ?

La jeune fille se pencha en avant pour flatter la jument, se redressa et dit :

– Qu'on était faits pour se rencontrer.

– Mama Tulssa dit toujours qu'il faut être attentif aux signes.

– Tu penses qu'elle a raison ?

Elias se tourna vers Elisa qui le regardait en souriant.

– C'est pas moi qui irais la contredire, dit-il.

– Et si je te lançais un défi, tu serais prêt à le relever ?

– Ça dépend.

– Celui qui arrive le dernier au bord de l'Eden River a un gage.

– Quel gage ?

– Réfléchis au tien si tu gagnes, moi, je sais...

Sans attendre sa réponse, elle piqua des deux et poussa la monture sous les taillis. Dans un premier temps, Elias la suivit. Il jouissait du spectacle lorsqu'elle se dressait sur les étriers, légère comme un